



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

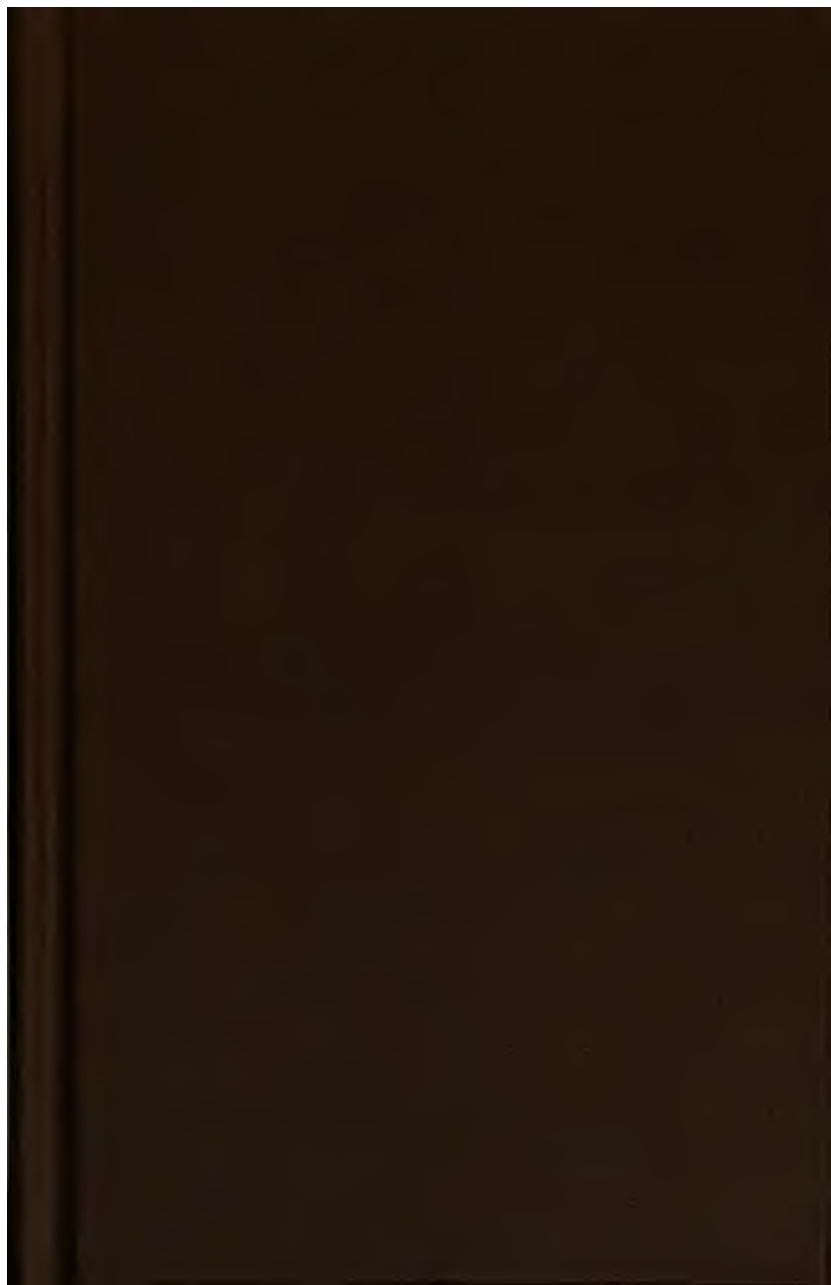
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

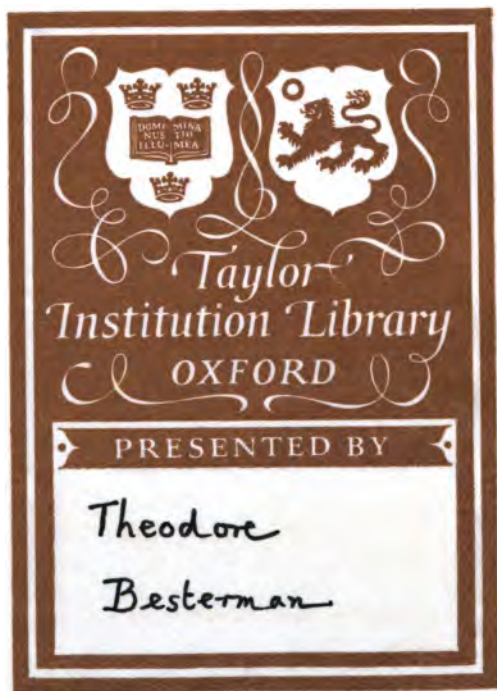
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Vet. Fr. II A. 1258



**L'ÉCOLE
DES
BOURGEOIS,
COMÉDIE.
EN TROIS ACTES.**



VENNE EN AUTRICHE,

Dans l'Imprimerie de J. L. N. de GHELEN,

M. DCC. LVI

ACTEURS.

Me. ABRAHAM.

BENJAMINE, Fille de Me. Abraham.

M. MATHIEU, Frere de Me. Abraham.

DAMIS, Cousin & Amant de Benjamine.

UN COMMISSAIRE, } Parens de Me.
UN NOTAIRE, } Abraham.

MARTON, Suivante de Benjamine.

PICARD, Laquais de Me. Abraham.

LE MARQUIS DE MONCADE.

UN COMMANDEUR, } Amis du Mar-
UN COMTE, } quis.

M. POT-DE-VIN, Intendant du Marquis.

UN COUREUR du Marquis.

La Scène est à Paris chez Madame Abraham.



L' ÉCOLE
DES
BOURGEOIS.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME ABRAHAM,
BENJAMINE.

MADAME ABRAHAM.

ENfin, ma chère Benjamin, c'est donc ce soir que tu vas être l'Épouse de M. le Marquis de Moncade. Il me tarde que cela ne soit déjà ; & il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE.

J'en suis plus impatiente que vous, ma Mère : car outre le plaisir de me voir femme d'un grand

Seigneur, c'est que comme cette affaire s'est traitée depuis que Damis est à la campagne, je ferai ravie qu'à son retour il me trouve mariée pour m'épargner ses reproches.

Me. ABRAHAM.

Est-ce que tu songe encore à Damis ?

BENJAMINE.

Non, ma Mère. Mais que voulez-vous ? Il est Neveu de feu mon Père ; nous avons été élevés ensemble : je ne connoissois personne plus aimable que lui ; j'ignorois même qu'il en fût ; je lui trouvois de l'esprit, du mérite : il étoit amusant, tendre, complaisant, je l'aimai aussi.

Me. ABRAHAM.

Qu'il perd auprès de ce jeune Seigneur ! Qu'il est défait ! Qu'il est petit ! Qu'il est mince ! Son mérite paroît ridicule, sa tendresse maussade. C'est un petit homme de Palais, la tête pleine de Livres, attaché à ses Procez, un Bourgeois tout uni, sans manières, ennuyeux, douxereux à donner des vapeurs.

BENJAMINE.

Vive le Marquis de Moncade ! Le beau point de vûe ! Que de légèreté ! Quelle vivacité ! Quel enjouement ! Quelle noblesse ! Quelle grâce sur le tout !

Me. ABRAHAM.

Les Bourgeoises qui ne sont pas connoisseuses en bons airs, appellent cela étourderies, indi-

indiscrétions. impolitesse; mais cela est charmant; les femmes de qualité en sentent tout le prix; & ce sont elles qui les ont mis sur ce pied là.

BENJAMINE.

Que j'ai de grâces à rendre à la mauvaise fortune de Monsieur le Marquis !

Me. ABRAHAM.

A sa mauvaise fortune, dis tu ?

BENJAMINE,

Du moins, ma Mere, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois, & sans les cent mille francs qu'il vous devoit, je ne l'aurois jamais connu. Qu'est-ce Marton ? C'est lui, apparemment ?

SCENE II.

MADAME ABRAHAM,
BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

M Adame! voilà M. Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE.

Mon Oncle !

Me. ABRAHAM.

L'incommode visite ! Comment lui déclarer votre mariage ? Cependant il n'y a plus à reculer.



BENJAMINE.

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance ?

Me. ABRAHAM.

Où il a l'esprit si peuplé ! J'avois cru qu'en épousant une fille de condition, comme il a fait, cela le dégraderoit ; mais point du tout ; Je ne sçai où j'ai pêché un si sot frere. Voilà comme étoit feu votre pere.

MARTON.

Oh ! Mademoiselle n'en tient point.

BENJAMINE.

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec M. le Marquis ?

Me. ABRAHAM.

Non ; garde-t'en bien.

BENJAMINE.

Il ne donnera jamais son consentement.

Me. ABRAHAM.

On s'en passera. Ne faudroit il point, parce qu'il plaît à M. Mathieu, que vous épousiez son Damis, que vous renonciez à être Marquise ; à être l'Epouse d'un Seigneur ? à figurer à la Cour ? Vraiment, Monsieur Mathieu, je vous le conseille ; venez un peu m'étourdir de vos raisonnemens ; je vous attends.

MARTON.

Le voilà.

SCE-

SCENA III.

Me. ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU.

AH, ah, ah, ah!

Me. ABRAHAM.

Qu'a-t'il donc tant à rire ?

Mr. MATHIEU.

Ma Sœur, ma Niece, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte !

Me. ABRAHAM.

Sur le compte de Benjamine ?

Mr. MATHIEU.

Oùi, Madame Abraham, & sur le vôtre aussi. Elle va vous réjouir, sur ma parole. On vient de me dire que . . . Oh ! ma foi, cela est trop plaisant.

Me. ABRAHAM.

Achevez donc.

BENJAMINE.

Bas.

Sa gayeté me rassure.

Mr. MATHIEU.

On vient donc de me dire que vous mariez ce soir Benjamine à un jeune Seigneur de la Cour, à un Marquis. Est-ce que cela ne vous fait pas plaisir ?

BENJAMINE.

Pardonnez-moi, mon Oncle, puisque cela vous en fait.

à M. Abraham.

Il le prend mieux que nous ne pensions.

Me. ABRAHAM.

Et qu'avez-vous répondu ?

M. MATHIEU.

Quoi ! ma Sœur ; ai-je dit ? Oti, votre Sœur, votre propre Sœur, Madame Abraham. Bon, bon, quel peste de conte ! Rien n'est plus vrai. Et non, je ne vous crois point. Quelle apparence ! La veuve, & la Sœur d'un Banquier, & qui fait encor actuellement le commerce elle-même, donner sa fille à un Marquis ? Allons donc, vous vous moquez. Mais vous ne riez pas, vous autres.

Me. ABRAHAM.

Il n'y a que les impertinens qui en rient.

BENJAMINE.

Je n'y vois rien de risible, mon Oncle.

Mr. MATHIEU.

Ma foi, vous avez raison de vous fâcher toutes les deux, vous avez plus d'esprit que moi ; & j'ai eu tort de prendre la chose en riant ; je ne pensois pas que c'étoit vous donner un ridicule.

Me. ABRAHAM.

Que voulez-vous dire, M. Mathieu, avec votre ridicule ?

Mr.

Mr. MATHIEU.

Laissez, laissez-moi faire ; je m'en vais le-trouver ces impertinens Nouvellistes , & leur laver la tête d'importance.

Me. ABRAHAM.

Qui vous prie de cela ?

Mr. MATHIEU.

Il vont trouver à qui parler.

BENJAMINE.

Il faut les mépriser.

Mr. MATHIEU.

Non, morbleu, non votre honneur m'est trop cher.

Me. ABRAHAM.

Quel tort font ils à nôtre honneur ?

Mr. MATHIEU.

Quel tort, ma sœur, quel tort ? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la Ville ? On vous regardera par tout comme des folles.

Me. ABRAHAM.

Et nous voulons l'être. La Ville est une sottie, & vous aussi, Monsieur mon Frere.

BENJAMINE.

Est ce une folie, mon Oncle, que d'épouser un homme de qualité ?

Mr. MATHIEU.

Comment donc ? La chose est-elle vraie ?

BENJAMINE.

Eh ! mais, mon Oncle.

Me. ABRAHAM.

Hé bien, oui, elle est vraie.

Mr. MATHIEU.

Ma Sœur !

Me. ABRAHAM.

Eh bien, mon frere ! Il ne faut point tant ouvrir les yeux , & faire l'étonné. Qu'y a-t'il donc là dedans de si étrange ? Ma fille est puissamment riche ; & depuis la mort de son pere , j'ai encore augmenté considérablement son bien : je veux qu'elle s'en serve , qu'il lui procure un Mari, qui lui donne un beau nom dans le monde , & à moi de la considération , & jugez si je choisis bien, c'est Monsieur le Marquis de Moncade.

Mr. MATHIEU.

Y songez-vous ? c'est un Seigneur ruiné.

Me. ABRAHAM.

Nul ne sçait mieux que moi ses affaires, mon frere. J'ai des Billets à lui pour plus de cent mille francs. C'est un présent de nôce que je lui ferai , & demain il sera aussi à son aise qu'aucun autre de Cour.

Mr. MATHIEU.

Et Benjamine ; y sera-t'elle à son aise ! Vous allez sacrifier à votre vanité le bonheur & le repos de sa vie.

Me. ABRAHAM.

Cela me plaît.

Mr.

Mr. MATHIEU.

Qu'au moins mon exemple vous touche. Riche Banquier, par un fol entêtement de noblesse, j'épousai une fille qui n'avoit pour bien que ses Ayeux, quels chagrins, quels mépris ne m'a-t-elle pas fait essuyer, tant qu'elle a vécu ?

Me. ABRAHAM.

Vous les méritiez, apparemment ?

M. MATHIEU.

Elle, & toute sa famille puisoient à pleines mains dans ma caisse; & elle ne croyoit pas que je l'eusse encore assez payée.

Me. ABRAHAM.

Elle avoit raison vous ne sçavez pas ce que c'est que la qualité.

Mr. MATHIEU.

Je n'étois son Mari qu'en peinture; elle craignoit de déroger avec moi; en un mot, j'étois de George Dandin de la Comedie.

Me. ABRAHAM.

Elle en ufoit encore trop bien avec vous.

Mr. MATHIEU.

N'exposez point ma Nièce à endurer des mépris.

Me. ABRAHAM.

Des mépris à ma fille, des mépris ! Ma fille est elle faite pour être méprisée ? Monsieur Mathieu, en vérité, vous êtes bien piquant, bien insultant, pour me dire ces pauvretes en face :

face ; il n'y a que vous qui parliez comme cela , & sur quoi donc jugez-vous quelle mérite des mépris ? Qu'a-t'elle, s'il vous plaît, qui ne soit aimable ? Voilà un visage fort laid , fort désagréable ! Je ne sais , si vous n'étiez pas mon frere, ce que je ne vous ferois point dans la colere où vous me mettez.

BENJAMINE.

Mon Oncle, quand Monsieur le Marquis ne seroit pas un galant homme, comme il est, je me flatterois par ma complaisance de gagner son affection.

M. MATHIEU.

Quoi ! vous aussi, ma Nièce ? Pouvez-vous oublier ainsi Damis ?

Me. ABRAHAM.

Laissez-là votre Damis. Qu'allez-vous lui chanter ? Qu'il étoit Neveu de feu son Pere ? Elle se sçait bien. Qu'il la lui avoit promise en mariage ? J'en conviens. Que c'est un Conseiller, aimable de la figure, plein d'esprit ? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'est point comme les autres jeunes Magistrats, dont le Cabinet est dans les Assemblées & dans les Bals ? Tant mieux pour lui. Qu'il aime son métier ? Qu'il y est attaché ? Qu'il cherche à le remplir avec honneur & conscience ? Il ne fait que son devoir.

Mr. MATHIEU.

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon
bien

bien à Benjamin, & que si elle n'est pas à Damiis, mon bien ne sera pas à elle.

Me. ABRAHAM.

Hé ! gardez-le, Monsieur Mathieu, gardez-le : elle est assez riche par elle même : & ce seroit trop l'acheter, que d'écouter vos fots raisonnemens.

Mr. MATHIEU.

Je le garderai aussi, Madame Abraham. Adieu, adieu. Et quand je reviendrai vous voir, il fera beau.

Me. ABRAHAM.

Adieu, Monsieur Mathieu, adieu !

SCENA IV.

Me. ABRAHAM, BENJAMINE.

BENJAMINE.

Voilà mon Oncle bien en colere contre nous.

Me. ABRAHAM.

Permis à lui.

BENJAMINE.

Vous auriez pû, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement ; peut être y auroit-il donne son agrement.

Me. ABRAHAM.

Et que m'importe ?

BENJAMINE.

Je suis au desespoir de me voir broüillée avec lui.

Me.

Me. ABRAHAM.

Bon ! Bon ! Ah ! Qu'il se défâchera bientôt ! Il t'aime. Je ne suis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu, cela l'éloignera d'ici pour quelques jours : & ne n'aurois pas été fort contente qu'on l'eût vû figurer ici ce soir en qualité d'Oncle parmi les Seigneurs qui viendront sans doute à tes Noces. C'est un assez méchant plat que sa personne. Dieu merci, nous en voilà défaits. Je veux aussi éloigner tous nos Parens. Ce sont gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCENA V.

Me. ABRAHAM, BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

Misericorde ! Pour moi, je crois que tout l'Enfer est déchainé aujourd'hui contre votre mariage. Voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE.

Damis ! quoi ? Il est de retour ?

MARTON.

Apparemment.

Me. ABRAHAM.

Va-t'en lui dire qu'il n'y a personne. Mais, non, non, reviens ; il vaut mieux....

MAR-

MARTON.

Hâtez-vous de résoudre, il approche.

Me. ABRAHAM.

Eh, faut-il tant de façon ? Il faut le congédier.

BENJAMINE.

Pour moi, je me retire, je ne sçaurois soutenir sa vûë.

Me. ABRAHAM.

Marton nous en défera. à Marton. Charge t'en.

MARTON.

Très-volontiers : vous n'avez qu'à dire.

Me. ABRAHAM.

Il faut que tu lui donnes son congé, mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTON.

Oh ! Laissez-moi faire. Je sçai comment m'y prendre ; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE.

Marton, ne le maltraite point. Renvoye-le le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié.

MARTON.

Rentrez, rentrez.

SCENA VI.

MARTON *seule.*

DE la pitié pour un homme de robe ! La pauvre espèce de fille ! Je crois, le Ciel me pardonne : qu'elle l'aime encore ? Mais j'y vais mettre ordre. Oh ! mai foi, il tombe en bonne main. Le voilà.

SCE-

SCENA VII. DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Bon jour, Marton.

MARTON.

Bon jour, Monsieur.

DAMIS.

Comment se porte ma chère Benjamine, & Madame Abraham ma Tante ?

MARTON.

Bien.

DAMIS.

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour ?

MARTON.

Où.

DAMIS.

L'impatience de les revoir m'a fait laisser à ma Terre mille affaires imparfaites.

MARTON.

Il falloit y rester pour les terminer. Elles en auroient été charmées ; & en votre place, j'y retournerois sans les voir.

DAMIS.

Va folle, va m'annoncer ; je brûle de les embrasser.

MARTON.

Elles n'y sont pas, Monsieur.

DA-

DAMIS.

On m'a dit là-bas qu'elles y étoient.

MARTON.

Eh bien, on m'a défendu de faire entrer personne ; cela revient au même.

DAMIS.

Va, va toujours. Cette défense à coup sûr n'est pas pour moi.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monsieur, elle est pour vous plus que pour personne, pour vous seul.

DAMIS.

Que veux-tu dire ? Explique-toi.

MARTON.

Comment, vous n'y êtes pas encore ? Vous avez la conception bien dure, cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crâment. C'est votre faute, au moins. Je voulois vous envelopper cette malhonnêteté dans un compliment : mais vous ne voyez rien, si vous ne le touchez au doigt. Ma Maîtresse donc m'a chargé de vous prier de sa part de ne plus l'aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus penser à elle ; bien entendu que de son côté elle vous en promet autant.

DAMIS.

Ah Ciel ! Benjamine cesseroit de m'aimer ?

MARTON.

La grande merveille !

B

DA

DAMIS.

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd'hui sa haine ? De quoi suis je coupable à son égard ? Que lui ai-je fait ?

MARTON.

Hé non, Mr. Damis, elle ne se plaint point de vous. Mais mettez-vous à sa place. Figurez-vous qu'elle vous aime à la rage. Vous ne lui avez dit jusqu'ici que des douceurs Bourgeoises, qui courent les rues, que chaque fille sçait par cœur en naissant. Il lui vient un jeune Seigneur, un Marquis de la haute volée, il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs, il ne parle point d'amour, ou s'il en parle, c'est sans sembler le vouloir faire, par distraction : mais il étale une figure charmante, il apporte avec soi des airs aîsez, dissipez, libertins, ravissans ; il chante, il parle en même tems, & de mille choses différentes à la fois : tout ce qu'il dit n'est le plus souvent que des riens, que des bagatelles que tout le monde peut dire, mais dans sa bouche ces riens plaisent, ces bagatelles enchantent, ce sont des nouveautez, elles en ont les graces ; il parle d'épouser, il parle de la Cour, de nous y faire briller... Hem ? Vous ne dites rien ? Vous voyez bien qu'il n'y a point de femme assez sotte pour se piquer de constance en pareil cas.

DAMIS.

Quoi, elle va épouser un homme de Cour ?

MAR.

MARTON.

Où, s'il vous plaît, Monsieur le Marquis de Moncade, & à son exemple, moi, je renonce à votre Champagne, vous devez l'en assurer : & je vais donner dans l'Ecuyer.

DAMIS.

Monsieur le Marquis de Moncade ? Marton, je n'ai donc plus d'espérance ?

MARTON.

Bon ! Il y a un dédit de fait : & c'est ce soir qu'ils s'épousent. Aussi, il falloit que vous allassiez à votre Campagne ! Et mort de ma vie, à quoi vous sert donc d'avoir tant étudié, si vous ne sçavez pas qu'il ne faut jamais donner à une femme le tems de la réflexion ?

DAMIS ?

Benjamine infidèle ! Je veux lui parler.

MARTON.

Cela est inutile, Monsieur.

DAMIS.

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTON.

Vous n'entrerez pas.

DAMIS.

Que je lui dise un mot.

MARTON.

Point. Que ces gens de robe sont tenaces !

SCENE VIII.
 LE MARQUIS DE MONCADE,
 DAMIS, MARTON.

DAMIS.
 MA chere Marton !

MARTON.
 Toutes ces douceurs sont inutiles.

DAMIS.
 Toi, qui es ordinairement si bonne !

MARTON.
 Je ne veux plus l'être.

DAMIS.
 Veux-tu me voir à tes genoux ?

MARTON.
 Hé ! Levez-vous, Monsieur.

DAMIS.
 Non, je vais mourir à tes pieds, si tu es assez
 cruelle, assez dure, pour me refuser la faveur.

LE MARQUIS. *sans être vu, à part.*
 Les faveurs !

MARTON.
 Que voulez-vous, Monsieur ?

DAMIS.
 Tiens, ma chere Marton, voilà ma bourse.

LE MARQUIS.
 Oh, oh, diable, diable, il offre sa bourse !

Il est, ma foi, tems que je vienne au secours
de la pauvre enfant.

Il va se mettre entre Damis, & Marton.

DAMIS.

Prends-la, de grace.

MARTON, *regardant la bourse.*

Il m'attendrit.

Monsieur le Marquis !

LE MARQUIS.

Courage, Monsieur, courage ; mais, ma foi,
vous ne vous y prenez pas mal.

DAMIS, *s'en allant.*

Que je suis malheureux !

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Hé non, hé non, que je ne vous fasse pas
fuir. Revenez donc, Monsieur, revenez donc.
Je veux vous servir après de Marton ; je suis
fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS.

Ah ! Monsieur, laissez-moi me retirer.

LE MARQUIS.

Allez, je vais la gronder d'importance des
tourmens qu'elle vous fait souffrir.

S C E N A IX.

LE MARQUIS DE MONCADE.

MARTON.

LE MARQUIS.

Comment, comment, Marton, tu rebutes
ce jeune homme, tu le désespères, tu le

consumes ? Mais, vraiment, tu as tort, il est assez aimable. Tu te piques de cruauté ? Et si, mon enfant, & si, cela est vilain ! C'est la vertu des petites gens.

MARTON.

Mais, Monsieur le Marquis. . . .

LE MARQUIS.

Oh ! Quand tu verras le grand monde, tu apprendras à penser, cela te formera. . . .

MARTON.

Avec votre permission. . . .

LE MARQUIS.

Toi, cruelle, Marton cruelle, avec ces yeux brillans, ce nez fin, cette mine friponne, ce regard atrayant ? Jé n'aurois jamais cru cela de toi. A qui se fier désormais ? Tout le monde y seroit trompé comme moi. Toi, cruelle ?

MARTON.

Hé non, Monsieur le Marquis. . . .

LE MARQUIS.

Eh ! Tu ne l'es pas ? Tant mieux, mon enfant, tant mieux. Je te rends mon estime, ma confiance : cela te rétablit dans mon esprit. Mais, dis moi, qu'est-ce que ce jeune Soupirant ? N'est-ce pas quelque petit Avocat ?

MARTON.

Non, Monsieur le Marquis, c'est un Conseiller.

LE MARQUIS.

Un Conseiller ? La peste, Marton, un Conseiller ? Mais, ventrebleu, tu choisis bien, tu

as du goût, tu ressembles à ta Maîtresse, tu cherches à t'élever, tu ne donnes pas dans le bas, je t'en félicite.

MARTON.

Monsieur le Marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce jeune homme est Damis, Cousin de ma Maîtresse, & ci-devant son Amant, à qui je viens donner son congé.

LE MARQUIS.

Damis dis-tu ? C'est Damis qui sort ? C'est à Damis que je viens de parler ? Ah ! morbleu, je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit ? Je lui aurois fait mon compliment de condoléance. Mais, friponne, tu en fçais long, tu cherches à rompre les chiens : non, non, tu n'y réussiras, pas, je ne prends point le change, je l'ai vu à tes genoux, j'ai entendu qu'il te demandoit des faveurs, tu étois interdite, & j'ai surpris un de tes regards qui promettoit.

MARTON.

Toute la faveur qu'il vouloit de moi, étoit de l'introduire après de ma Maîtresse.

LE MARQUIS.

Et que ne me le disois-tu ? Je l'aurois introduit moi-même. C'est un plaisir que j'aurois été ravi de lui faire. Tu ne me connois pas. J'aime à rendre service. Benjamin l'a donc aimé autrefois ?

MARTON.

Où, Monsieur, ils ont été élevés ensemble ;

on le lui promettoit pour Mari. Le moyen de ne pas aimer un homme, dont on doit être la femme !

LE MARQUIS.

Où, tu dis bien : le moyen de s'en empêcher ; il est vrai : cela est fort difficile.

MARTON.

Mais ma Maîtresse ne l'aime plus, & je viens de lui signifier de sa part de ne plus venir ici.

LE MARQUIS.

Mais, mais cela est dur à elle, cela est inhumain : Renvoyer, congédier ainsi un Soupirant pour moi, un jeune homme qu'on aimoit, un Mari promis ? Oh !... Et lui, comment a-t'il pris cela ? Comment a-t'il reçu ce compliment ?

MARTON.

Avec désespoir.

LE MARQUIS.

En effet cela est désespérant. Je compatis à sa peine. Mais tu devois bien lui dire pour le consoler, que c'étoit moi, un Seigneur, Monsieur le Marquis de Moncade, qui lui enlevait sa Maîtresse. Cela lui auroit fait entendre raison, sur ma parole.

MARTON.

Bon ! La raison est bien faite pour ceux qui aiment.

LE MARQUIS.

A propos, où est donc tout le monde ? D'où vient

vient que je ne vois personne ? Ni Mere, ni Fille ? Ne sont-elles pas ici ? Benjamine est-elle encore couchée ? Va l'éveiller.

MARTON.

Elle s'est levée dès le matin. Est-ce qu'une fille peut dormir la veille de ses noces ? Elle est toujours sur les épines.

LE MARQUIS.

Oùi, je conçois que son imagination a à travailler.

MARTON.

Voilà déjà Madame Abraham.

SCENE X.

*Me. ABRAHAM, LE MAR-
QUIS, MARTON.*

Me. ABRAHAM.

HE, Monsieur le Marquis, quoi, vous êtes ici ?

LE MARQUIS.

Vous voyez ; depuis une heure.

Me. ABRAHAM.

D'où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas ? Voilà d'étranges coquins.

LE MARQUIS.

Et je commençois à jurer furieusement contre vous, & contre votre fille.

Me. ABRAHAM.

Je vous prie de m'excuser.

LE MARQUIS.

Je vous excuse.

Me. ABRAHAM.

Marton ; va auprès de ma fille : qu'elle vienne au plus vite ici.

S C E N A XI.

Me. ABRAHAM, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

COMment, diable, Madame Abraham, comment diable ! Je n'y prenois pas garde. Quel ajustement ! Quelle parure ! Quel air de conquête ! Que la peste m'étouffe si vous n'avez encore des retours de jeunesse ; oui, & on ne vous donneroît jamais l'âge que vous avez ;

Me. ABRAHAM.

Vous êtes bien obligeant, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, je le dis comme je le pense. Quel âge avez-vous bien, Madame Abraham ? Mais ne me mentez pas, je suis connoisseur.

Me. ABRAHAM.

Monsieur le Marquis, je compte encore par trente. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Abraham, cela vous plaît à dire. Trente neuf ans ! Avec un esprit si mur, si consommé, si sage, cette élévation de sentimens,

timens , ce goût noble, le Village prudent ?
Vous me trompez assurément. Vous avez trop
de mérite, trop d'acquis ; pour n'avoir que tren-
te-neuf ans. Oh ! mais, vous pouvez vous
donner hardiment la cinquantaine, & sans crain-
te d'être démentie.

Me. ABRAHAM.

On s'en fâcheroit d'un autre ; mais il donne
à tout ce qu'il dit une tournure si polie. . .
Monsieur le Marquis, le Notaire a-t'il passé à
votre Hôtel pour vous faire signer le Contrat ?

LE MARQUIS *galamment.*

Non, pas encore. Nous signerons ce soir.

Me. ABRAHAM.

J'aurois été charmée que vous y eussiez vu
les avantages que je vous fais.

LE MARQUIS.

Hé, Madame Abraham, parlons de choses qui
nous réjouissent ; toutes ces formalitez m'as-
sument. Ne vous l'ai-je pas dit ? Je me re-
pose sur vous de tous mes intérêts.

Me. ABRAHAM.

Ils ne sont pas en de méchantes mains , je
vous assure.

LE MARQUIS.

Hé, je le sçai.

Me. ABRAHAM.

Je m'y démetts entièrement à vous de tous
mes biens.

LE

LE MARQUIS.

He, Madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie. Vous verrez tantôt avec Pot-de-Vin mon Intendant : il doit venir, vous vous arrangerez avec lui.

Me. ABRAHAM.

Et voilà en avance une bourse de mille louis, pour faire les faux frais de vos nœces.

LE MARQUIS, *prenant la bourse gracieusement.*

Eh bien, Madame, donnez donc. Êtes-vous contente ? En vérité, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au diable, il faut que j'aye bien de la complaisance.

Me. ABRAHAM.

Il est vrai, mais. . .

LE MARQUIS.

Encore, Madame ; encore ? Vous me persegutez. On diroit que je n'épouse votre fille que pour votre argent. Vous m'ôtez le mérite d'une tendresse désintéressée. Là, Madame Abraham, voilà qui est fini ; parlons de votre fille. Hem ? Ne la verrons-nous point ? La voilà, peut-être ? Non, c'est un de vos gens.

SCENA XII.

Me. ABRAHAM, LE MARQUIS,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.
MAdame, on vous demande.

Me.

Me. ABRAHAM.

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur le Commandeur de. . .

Me. ABRAHAM.

Qu'il attende.

LE MARQUIS.

Qu'il attende ? Ah, Madame Abraham, cela est impoli. Un homme de condition ? Un Commandeur ?

Me. ABRAHAM.

C'est un Emprunteur d'argent ; & je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas. Gardez-le toujours. Cela vous desennuyera ; & j'aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre Caisse. Allez, allez faire affaire avec le Commandeur.

Me. ABRAHAM.

Vous laisserai je seul vous ennuyer ?

LE MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuyerais point.

Me. ABRAHAM.

C'est pour un instant ; & j'entens ma fille.

S C E N A X I I I .

LE MARQUIS, seul.

L Es sottes gens, Marquis, que cette famille ! Il y auroit, ma foi, pour en mourir de rire ; mais il y a déjà huit jours que cette Comedie dure ;

deux, & c'est trop : heureusement elle finira ce soir : sans cela, je desespérerois d'y pouvoir tenir plus longtems, & je les enverrois au diable, eux, & leur argent. Un homme comme moi l'acheteroit trop.

S C E N A XIV.

LE MARQUIS, BENJAMINE.

LE MARQUIS, *tendrement.*

HE ! Venez donc, Mademoiselle ; venez donc. Quoi me laisser seul ici, m'abandonner, faire attendre le Marquis de Moncade ? Cela est-il bien ? Cela est-il joli ? Je vous le demande.

BENJAMINE.

Monsieur le Marquis, je suis excusable. J'étois à m'accomoder pour paroître devant vous ; mais comme je sçavois que vous étiez ici, plus je me dépêchois, moins j'avançois, tout alloit de travers. Je croyois que je n'en viendrois jamais à bout. Cela me desespéroit.

LE MARQUIS, *gracieusement.*

C'étoit donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez ? Je suis touché de cette attention. Vous êtes belle comme un Ange. Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE.

Oùï, Monsieur le Marquis ; je ferai mon bonheur

heur le plus doux de vous voir tous les momens de ma vie.

LE MARQUIS.

Hé ! Mademoiselle, vous avez un air de qualité, défaites-vous donc de ces discours, & de ces sentimens bourgeois.

BENJAMINE.

Qu'ont-ils donc d'étrange ?

LE MARQUIS.

Comment ce qu'ils ont d'étrange ? Mais ne voyez-vous pas qu'on n'agit point ainsi à la Cour ? Les femmes y pensent tout différemment ; & loin de s'ensevelir dans un Mari, c'est celui de tous les hommes qu'elles voyent le moins.

BENJAMINE.

Comment pouvoir se passer de la vûe d'un Mari qu'on aime ?

LE MARQUIS.

D'un Mari qu'on aime ? Mais cela est fort bien ; continuez, courage. Un Mari qu'on aime ? Cela jure dans le grand monde. On ne sçait ce que c'est. Gardez-vous bien de parler ainsi, cela vous decrierait, on se moquerait de vous. Voilà, diroit on, le Marquis de Moncade ; où est donc sa petite Epouse ? Elle ne le perd pas de vûe, elle ne parle que de lui, elle en est folle. Quelle petiteffe ! Quel travers ?

BENJAMINE.

Est ce qu'il y a du mal à aimer son Mari ?

LE

LE MARQUIS.

Du moins ; il y a du ridicule. A la Cour ; un homme se marie pour avoir des Héritiers ; une Femme pour avoir un nom : & c'est tout ce qu'elle a de commun avec son Mari.

BENJAMINE.

Se prendre sans s'aimer ! Le moyen de pouvoir bien vivre ensemble ?

LE MARQUIS.

On y vit le mieux du monde. On n'y est ni jaloux, ni inconstant. Un Mari, par exemple, recontre-t'il l'Amant de sa Femme ; Eh ! Mon cher Comte, où diable te foures-tu donc ? Je viens de chez toi ; il y a un siècle que je te cherche. Va au logis, va, on t'y attend ; Madame est de mauvaise humeur : Il n'y a que toi, fripon, qui sçache la remettre en joye. Un autre, comment se porte ma femme, Chevalier ? Où l'as-tu laissée ? Comment êtes vous ensemble ? Le mieux du monde. Je m'en réjouis. Elle est aimable, au moins ; & le diable m'emporte, si le n'étois pas son mari, je crois que je l'aimerois. D'où vient que tu n'es pas avec elle ? Ah ! Vous êtes brotillez, je gage ? Mais je vais lui envoyer demander à souper pour ce soir, tu y viendras, & je te veux raccommoder.

BENJAMINE.

Je vous avouë que tout ce que vous me dites, me paroît bien extraordinaire.

LE

LE MARQUIS.

Je le crois, franchement. La Cour est un monde bien nouveau pour qui n'a jamais sorti du Marais. Les manieres de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser, tout cela paroît étranger, on y tombe des nuës, on ne sçait quelle contenance tenir. Pour nous, nous y allons de plein pied; c'est que nous sommes les Naturels du Pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt; il n'est pas mauvais. Mais, lui prenant la main, allons faire un tour de Jardin: je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce Pays.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTON, M. POT-DE-VIN.

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à Monsieur le Marquis de Moncade, & il va venir.

POT-DE-VIN.

Je vous suis bien obligé, Mademoiselle Marton.

C

MAR-

MARTON.

Monsieur Pot-de-Vin, vous le connoissez donc, Monsieur le Marquis de Moncade ?

POT-DE-VIN.

Si je le connois ? Vrayment, je le crois, j'ai l'honneur d'être son Intendant.

MARTON.

Son Intendant ? Quoi ? Vous ne l'êtes donc plus de ce Président chez qui nous nous sommes vus autrefois ?

POT-DE-VIN.

Fi donc, Mademoiselle Marton, fi donc ! un homme de robe ? est-ce une condition pour un Intendant ? Ce Président ne devoit pas un fol, il payoit tout comptant, tout passoit par ses mains ; point de Mémoires, pas le moindre petit Procez • il n'y avoit pas de l'eau à boire pour moi dans cette Maison : je n'y faisois rien, je me rouillois. J'y perdois mon tems, & ma jeunesse ; j'y enterrois le talent qu'il a plu au Ciel de me donner.

MARTON.

Chez Monsieur le Marquis, je crois que vous le faites bien valoir le talent ?

POT-DE-VIN.

Oh ! ma foi, parlez-moi d'un grand Seigneur pour avoir un Intendant. Quelle noblesse chez eux ! Quelle générosité ! Quelle grandeur d'ame ! Dès qu'on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils bâillent, ils s'en-

s'endorment, ils regardent comme au dessous d'eux d'y penser seulement : C'est un tems qu'on vole à leurs plaisirs, on ne leur rend aucun compte, ils n'entrent dans aucuns details : & Monsieur le Marquis pousse ces belles manieres plus loin qu'aucun autre. Chez lui je taille, je rogne tout comme il me plaît; j'affermes Terres, je casse les Baux, je diminuë les loyers, je bâts, je plante, je vends, j'achete, je plaide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sçache.

MARTON.

Vous le ruineriez, je gage, sans qu'il s'en appercût.

POT-DE-VIN.

Justement. Mais je suis honnête homme.

MARTON.

Bon ! A qui le dites-vous ? Est-ce que je ne vous connois pas ?

POT-DE-VIN.

Ah ! Que Madame Abraham a d'esprit ! Que c'est une femme bien avisée, bien prudente ! Elle fait là une bonne affaire, de donner sa fille à Monsieur le Marquis ; & entre nous, Mademoiselle Marton, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTON.

A vous, Monsieur Pot-de-Vin ?

POT-DE-VIN.

Oùï, oùï, à moi, & si je disois un mot, quoy-

quoy - que la chose soit bien avancé, je la ferois manquer.

MARTON.

Comment donc !

POT-DE-VIN.

Depuis que le bruit s'est répandu que Monsieur le Marquis épouse Mademoiselle Benjamin, dans toutes les rues, où je passe, je suis arrêté par un nombre infini de gros Financiers & d'Agiateurs. Eh ! Monsieur Pot-de-Vin, me disent-ils, mon cher Monsieur Pot-de-Vin, j'ai une fille unique, belle comme l'Amour, & des millions ! . . . Messieurs, il n'est plus tems, j'en suis fâché. Monsieur le Marquis a fait un dédit. Eh ! Nous le payerons avec plaisir, nous l'acheterons tout ce qu'il vaudra, Monsieur Pot-de-Vin, voilà ma bourse ; Monsieur Pot-de-Vin, voilà mille Louis, prenez, livrez nous sa main, qu'il épouse ma fille, vous le pouvez si vous le voulez ; au moins parlez-lui de nos richesses.

MARTON.

C'est à dire, qu'il ne se donne qu'au plus offrant & dernier encherisseur. Et vous les rebutez tous ?

POT-DE-VIN.

Je vous en réponds, ils ne manquent pas de me dire ; ah ! Madame Abraham vous a mis dans ses interets ? Non, Messieurs, elle ne m'a encore rien donné. Cela n'est pas possible, Mon-

Monsieur Pot-de-Vin, elle sent trop le prix du service que vous lui rendez, elle doit le payer au poids de l'or : je ne suis pas intéressé, Messieurs ; Mademoiselle Marton, ne manquez pas de faire valoir à Madame Abraham mon desintéressement.

MARTON.

Non, non, j'en aurai soin.

POT-DE-VIN.

Dites-lui bien que si Monsieur le Marquis sçavoit cela, peut-être changeroit-il de visée ; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTON.

Ah ! Monsieur Pot-de-Vin ; Monsieur Pot-de-Vin, que vous êtes bien nommé.

POT-DE-VIN.

Ce Mariage ne vous fera pas de tort ; votre compte s'y trouvera. Mademoiselle Marton. Monsieur le Marquis inspirera la générosité à son Epouse. Vous verrez vos profits croître au centuple, & vous connoîtrez la différence qu'il y a de servir la femme d'un Seigneur, ou celle d'un Bourgeois.

MARTON.

Voici Monsieur le Marquis, je vous laisse avec lui.

S C E N E II.

LE MARQUIS, M. POT-
DE-VIN.

LE MARQUIS.

EH bien, qu'est ce? Qu'y a-t'il de nouveau, Monsieur Pot-de-Vin? Quoi? Me venir relancer jusqu'ici? En verité, vous êtes un terrible homme; un homme etrange, un homme éternel, une Ombre, une Furie attachée à mes pas! C'à, parlez donc, que voulez-vous? Qui vous amene?

POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS.

Par mon ordre? Ah, oui, à propos, vous avez raison, c'est moi qui vous l'ai ordonné, je n'y pensois pas; je l'avois oublié, j'ai tort. Monsieur Pot-de-Vin, c'est ce soir que je me marie.

POT-DE-VIN.

Monsieur le Marquis, je le sçais.

LE MARQUIS.

Vous le sçavez donc? Et tout est-il prêt pour la ceremonie? Mes Equipages?

POT-DE-VIN.

Oùi, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mes Carosses sont-ils bien magnifiques?

POT-

POT-DE-VIN.

Où, Monsieur le Marquis ; mais le Carossier . .

LE MARQUIS.

Bien dorez ?

POT-DE-VIN.

Où, Monsieur le Marquis ; mais le Doureur . .

LE MARQUIS.

Les Harnois bien brillans ? . . .

POT-DE-VIN.

Où, Monsieur le Marquis, mais le Sellier . .

LE MARQUIS.

Ma livrée bien riche, bien lesté, bien charmée ? . . .

POT-DE-VIN.

Où, M. le Marquis ; mais le Tailleur, le Marchand de Galon . . .

LE MARQUIS.

Le Tailleur, le Marchand de Galon, le Docteur, le Diable ? qui sont tous ces animaux là ?

POT-DE-VIN.

Ce sont ceux . . .

LE MARQUIS.

Je ne les connois point, & je n'ai que faire de tous ces gens-là. Voyez, voyez avec eux ; & avec Madame Abraham.

POT-DE-VIN.

Mais, Monsieur le Marquis . . .

LE MARQUIS.

Où, voyez avec eux. N'entendez-vous pas le François ? Cela n'est-il pas clair ? Arrangez-vous ; ce sont vos affaires.

POT-DE-VIN.

Avec la permission de Monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Avec ma permission ? M. Pot-de-Vin, vous êtes mon Intendant, je vous ai pris pour faire mes affaires. N'est-il pas vrai que si je voulois prendre la peine de m'en mêler moi-même, vous me seriez inutile, & que je serois fou de vous payer de gros gages ? Vous sçavez que je suis le meilleur Maître du monde, j'en passe par tout où il vous plaît : je signe tout ce que vous voulez, & aveuglement, je ne chicane ur rien ; du moins, usez-en de même avec moi, laissez-moi vivre, laissez-moi respirer.

POT-DE-VIN, *tirans un Papier de sa poche.*

Monsieur le Marquis, voici mon dernier Mémoire que je vous prie d'arrêter.

LE MARQUIS.

Vous continuez de me persécuter ; arrêter un Memoire ici ? Est-ce le tems ? le lieu ? Eh nous le verrons une autre fois.

POT-DE-VIN.

Il y a une semaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots.

LE MARQUIS.

Voyons donc ; il faut me défaire de vous.

POT-DE-VIN.

Il lit.

Mémoire des frais, mises, & avances faits pour

pour le service de Monsieur le Marquis de Mon-
caulé, par moi Pierre-Roch Pot-de-Vin, Inten-
dant de Mondit Sieur le Marquis. . . .

LE MARQUIS.

Eh ! laissez là ce maudit préambule.

Il se jette dans un fauteuil.

POT-DE-VIN.

Premierement. . . .

Le Marquis sifle, & Pot de Vin s'arrête.

LE MARQUIS.

Continuez, continuez, je vous écoute.

POT-DE-VIN.

Pour un petit Dîner que j'ai donné au Pro-
cureur, à sa Maîtresse, à sa Femme, & à son
Clerc, pour les engager à veiller aux affaires
de Monsieur, le Marquis, cent sept livres.

LE MARQUIS, *se leve, & repete deux
pas de Ballet.*

POT-DE-VIN.

Item, pour avoir mené les sùddits à l'Opera,
voiture, & rafraichissemens y compris, soixante
huit livres onze sols six deniers.

LE MARQUIS, *chante.*

C'est trop languir pour l'inhumaine,

C'est trop, c'est trop. . . .

POT-DE-VIN.

Pardonnez-moi, Monsieur le Marquis, ce
n'est pas trop : en honnête homme, j'y mets
du mien.

LE MARQUIS *riant.*

Eh ! Qui diable vous conteste rien, M. Pot-de-Vin ? je n'y songe seulement pas. Quoi ? Voulez-vous encore m'empêcher de chanter ? C'est une autre affaire. Achevez vite.

POT-DE-VIN.

Item, pour avoir été Parain, du Fils de la Femme du Commis du Secrétaire du Rapporteur de Monsieur le Marquis, cent quinze livres. Item. . . .

LE MARQUIS *lui arrachant son Memoire.*

Eh ! Mourbleu, donnez. Item ! Item ! Quel chien de jargon me parlez-vous là ? Donnez ; j'ai tout entendu ; j'arrête votre Memoire. Votre plume. Voilà, qui est fait. Dorénavant, je serai contraint de vous faire une trentaine de Blancs - signez, que vous remplirez de vos Comptes, afin de n'avoir plus la tête rompuë de ces balivernes.

S C E N E III.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR,
M. POT-DE-VIN.

LE COMMANDEUR.
M On cher Marquis ?

LE MARQUIS, *courant à l'embrassade.*

Ah, c'est toi, gros Commandeur ? Allez, allez, Mr. Pot-de-Vin, ayez soin de tout ce que je vous ai ordonné, & revenez bientôt voir Madame Abraham.

SCE-

SCENA IV.
LE MARQUIS, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

A H ! Marquis, Marquis ! Je t'y prends avec Mr. Pot-de-Vin chez Madame Abraham ! Je te devine, mon Cher, le fait est clair, tu viens emprunter. . . .

LE MARQUIS.

Moi, emprunter ? Fi donc, Commandeur, si donc ! Pour toi, ta visite n'est point équivoque, je t'ai entendu annoncer.

LE COMMANDEUR.

Je suis de meilleure foi que toi, Marquis ! Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah, quelle femme ! Quelle femme !

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LE COMMANDEUR.

J'aimerois mieux mille fois avoir traité avec feu son Mari, tout Juif qu'il étoit. Elle m'a vendu de l'argent au poids de l'or : c'est la femme la plus Arabe, la plus grande friponne, la plus grande chienne. . . .

LE MARQUIS.

Doucement, Commandeur, doucement, ménagez les termes, ayez du respect, mon ami, n'injuriez point Madame Abraham devant moi.

LE COMMANDEUR.

Et quel intérêt t'avises-tu d'y prendre ? Je t'ai entendu assez bien jurer contre elle ; & cela il n'y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS.

Oùi, j'en pensois comme toi ; mais les choses ont bien changé.

LE COMMANDEUR.

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS.

Elle va être ma Belle-mère.

LE COMMANDEUR.

Ta Belle-mère ?

LE MARQUIS *riant*.

Oùi, mon cher Commandeur, j'épouse sa Fille ; j'épouse sa Fille.

LE COMMANDEUR.

Allons donc, Marquis, tu te moques, tu es un badin.

LE MARQUIS.

Non, la peste m'étouffe.

LE COMMANDEUR.

Tu l'épouses ? Là, là sérieusement ?

LE MARQUIS.

Oùi, très sérieusement.

LE COMMANDEUR.

Par ma foi, cela est risible. Ah, ah, ah !

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai ? Mais je suis las de traîner ma qualité, je veux la soutenir ; j'épouferois le
dia-

diable, Madame Abraham même : elle achette l'honneur de porter mon nom deux cens mille livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Ventrebleu, Marquis, c'est assez bien le vendre & je ne te dis plus rien. Dieu sçait combien tu vas te réjoûir quand tu te feras un peu familiarisé avec les especes de l'Usurière. Ton Hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs. Mais, dis-moi, Madame Abraham est fine, ne s'en dédira-t'elle point ?

LE MARQUIS.

Bon, bon, je la tiens. Elle est aussi folle de moi que sa Fille ; & elles viennent de donner le congé à Damis, un petit Conseiller Neveu de feu Monsieur Abraham, que Benjamine aimoit ci-devant.

LE COMMANDEUR.

C'est déjà quelque chose.

LE MARQUIS.

Et elle avoit à moi pour plus de cent mille francs de Billets, elle m'a fait un dedit de la même somme.

LE COMMANDEUR.

Fort bien ; elle craignoit que tu ne lui échappasses.

LE MARQUIS.

Justement.

LE COMMANDEUR.

Elle est prevoyante, A quand la nûce ?

LE

LE MARQUIS.

A ce soir.

LE COMMANDEUR.

Oh ! Ma foi, je m'en prie : je t'amènerai compagnie, & je m'apprête à rire.

LE MARQUIS.

Venez, venez, venez tous ; venez vous divertir aux dépens de la noble parentée où j'entre : bernez-les, bernez-moi le premier, je le mérite. Madame Abraham, par vanité, veut éloigner ses Parens de la nôce.

LE COMMANDEUR.

Oh ! Morbleu, qu'ils en soient, Marquis, où je n'y viens pas.

LE MARQUIS.

Va, tu feras content.

LE COMMANDEUR.

Ce sont, sans doute, des Originaux qui nous réjouiront.

LE MARQUIS.

Où, où, des Originaux, tu l'as bien dit, tu les définis à ravir. Il semble que tu les connoisses déjà, des Procureurs, des Notaires, des Commissaires !

LE COMMANDEUR.

Encore une Fête que je me promets, c'est quand ta petite Epouse paroîtra la première fois à la Cour : oh ! Morbleu, qu'elle Comédie pour nos Femmes de qualité ?

LE MARQUIS.

Elles verront une petite Personne embarrassée,

raffée, qui ne sçaura, ni entrer, ni sortir, ni parler, ni se taire, qui ne sçaura que faire de ses mains, de ses pieds, de ses yeux, & de toute sa figure. Oh ! Elles te devront trop, Marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE COMMANDEUR.

Ne manque pas de leur annocer le plaisir.

LE MARQUIS.

Laisse moi faire. Bien plus, je veux être son Ecuyer, son Introduceur, le jour qu'elle y fera son entrée. N'y consens tu pas ?

LE COMMANDEUR.

Hé, mon cher, tu es le maître. Mais je veux te la faire connoître. Bon, elle vient à propos.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, BENJAMINE.

LE MARQUIS.

Approchez, Mademoiselle, voilà Monsieur le Commandeur qui veut vous faire la révérence.

LE COMMANDEUR.

Comment, comment, Marquis, une grande Demoiselle, bien faite, bien aimable, bien sage, bien raisonnable ? Ah ! Vous êtes un fripon, vous me trompiez, mon cher, vous ne m'aviez pas dit cela.

BEN.

BENJAMINE

Vous êtes bien honnête, Monsieur le Commandeur.

LE MARQUIS.

Là, tout de bon, qu'en penses-tu ? Regarde la bien, examine.

LE COMMANDEUR.

Foi de Courtisan, elle est adorable.

BENJAMINE, *a part.*

Que ces gens de Cour sont galans !

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l'épouser.

LE COMMANDEUR.

Comment, Marquis ? Je t'en loue.

LE MARQUIS.

Et qu'elle peut figurer à la Cour ?

LE COMMANDEUR.

Elle y brillera. C'étoit un crime, un meurtre, de laisser tant d'attraits dans la Ville. C'est une Pierre précieuse qui auroit toujours été enterrée, & qu'on n'auroit jamais sçu mettre en œuvre. Oûi, oûi. Je vous en souhaite, Mrs. les Bourgeois, je vous en souhaite, des filles de cette tournure. Vrayment, c'est pour vous justement qu'elles sont faites, attendez-vous-y.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, Monsieur le Commandeur s'est offert à vous introduire à la Cour, & vous êtes en bonne main. Il connoît bien le terrain.

BEN.

BENJAMINE.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR.

Je suis sûr par avance du plaisir que vous ferez à nos Dames, & de la joye que votre venue répandra. Mais j'aperçois Madame Abraham; son aspect m'effarouche : je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS.

A la nôce, ce soir.

LE COMMANDEUR.

Je m'y promets trop de divertissement pour y manquer.

S C E N E VI.

**LE MARQUIS, Me. ABRAHAM,
BENJAMINE.**

BENJAMINE.

MA Mere, voilà Monsieur le Commandeur, qui se sauve en vous voyant paroître.

LE MARQUIS.

Où, il a une dent contre vous Madame Abraham, & vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

Me. ABRAHAM.

Monsieur le Marquis est toujours malin.

LE MARQUIS.

Eh ! Morbleu, Madame, plumez-moi ces gros Fils de Financiers dont les Peres avarés me neurent jamais, de ces petits Bâtards de la Fortune

D

qui

qui s'érigent en Seigneurs, de ces faquins que nous souffrons avec nous, parce qu'ils payent; aidez-les à dissiper en poste les larcins de leurs Peres, avant qu'ils en soient maîtres, point de quartier pour ces gens là. Plumez-les, écorchez-les tout vifs, je vous les abandonne: mais piller des gens de condition! Des Commandeurs encore! Ah! ah! Madame Abraham, il y a de la conscience.

Me. ABRAHAM.

La mienne ne me reproche rien là dessus.

BENJAMINE.

Cela n'empêchera pas Monsieur le Commandeur de venir ce soir à nos noces.

LE MARQUIS.

Non, & je vais écrire à quelques autres Seigneurs de mes amis, pour les en prier. Et vous, Madame Abraham, avez-vous de votre côté fait avertir vos Parens, & ceux de feu votre Mari?

Me. ABRAHAM.

Non, Monsieur le Marquis, je n'ai eu garde.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu garde? Et pour quoi cela?

BENJAMINE.

Ma Mere a raison, Monsieur le Marquis, il ne faut point que ces gens-là y viennent.

Me. ABRAHAM.

Ce ne sont que de petits Burgeois. Voilà de plaisans visages! Ils auroient bonne grace à se trouver avec tous vos Seigneurs! C'est une honte que je veux vous épargner.

LE

LE MARQUIS.

Non, Madame Abraham, non ; vous me connoissez mal ; s'il vous plaît, qu'ils y viennent tous, ou il n'y a rien de fait. Votre famille, quelle qu'elle soit, ne me fait point deshonneur. Je vais annoncer vos Parens dans mes Lettres à mes amis ; & je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici. Mais, dites-moi, là, là, parlez-moi à cœur ouvert ; est ce que vous voudriez que je les allasse prier moi même ? Volontiers, je le veux, si cela vous fait plaisir, j'y cours, vous n'avez, qu'à dire, me le faire sentir, .

BENJAMINE.

Ma Mere, empêchez donc Monsieur le Marquis d'y aller.

Me. ABRAHAM.

Hé ! Monsieur le Marquis , vous me faites rougir de confusion. Je serois au desespoir qu'ils vous coûtassent la moindre démarche, ils n'en valent pas la peine, & puisque vous voulez absolument qu'ils viennent, je les vai faire avertir.

LE MARQUIS.

Pour Monsieur votre Frere, j'en fait mon affaire. Je veux aller moi-même le prier.

Me. ABRAHAM.

Ah ! Monsieur le Marquis, n'y allez pas.

LE MARQUIS.

C'est une politesse que je lui dois, je veux m'en acquitter, & sur le champ.

BENJAMINE.

Non, Monsieur le Marquis, je vous en prie, vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi ? Est-ce qu'il n'approuve pas que j'entre dans sa famille ?

BENJAMINE.

Eh ? Mais. . . .

LE MARQUIS.

C'est à dire, non.

Me. ABRAHAM.

Il est coëffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire,

LE MARQUIS *gracieusement*.

Hé ! Tant mieux, ventrebleu, voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un Tygre, un Ours, un Loup-garou, je veux l'amadoüer, le rendre traitable, doux comme un Mouton ; il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard, je n'aurai qu'à paroltre.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive impoliment.

LE MARQUIS.

Moi ? Un homme de Cour ? Cela feroit nouveau. Ah ! Ne craignez rien, je répons de lui. Vous en sçauvez bientôt des nouvelles. Où loge-t'il ? N'est-ce pas ici, vis-à-vis ?

Me. ABRAHAM.

Oùi, Monsieur le Marquis.

LE

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite, j'irai écrire à mes amis ; & je veux aussi vous écrire un mot , afin que vous voyez comment un Seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois apparemment ? Eh bien, vous comparerez nos Billets. Adieu, adieu, je vais à M. Mathieu. Où allez-vous donc Mesdames ?

Me. ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Hé ! Mesdames, laissez-moi sortir. Je vous en conjure. Point de ces cérémonies-là.

S C E N E . VII.

Me. ABRAHAM, BENJAMINE.

Me. ABRAHAM.

HE bien ; ma Fille, voilà pourtant cet homme de condition, qui, au dire de M. Mathieu devoit t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ha ! Ma Mere, plus je le vois, & plus j'en suis enchantée.

Me. ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la nôce toute notre Parenté, dont la vûë va lui reprocher qu'il se mesfaillie : cela étoit dans l'ordre ; nous le voulions nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'auroit fait, en notre place.

BENJAMINE.

Non, Monsieur le Marquis, je vous en prie, vous en aurez peu de satisfaction.

LE MARQUIS.

Pourquoi ? Est-ce qu'il n'approuve pas que entre dans sa famille ?

BENJAMINE.

Eh ? Mais. . . .

LE MARQUIS.

C'est à dire, non.

Me. ABRAHAM.

Il est coëffé de son Damis.

BENJAMINE.

C'est un homme si extraordinaire.

LE MARQUIS *gracieusement*.

Hé ! Tant mieux, ventrebleu, voilà les gens que j'aime à prier. Fût-ce un Tygre, un Ours, un Loup-garou, je veux l'amadoüer, le rendre aimable, doux comme un Mouton ; il ne m'en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu'un regard, je n'aurai qu'à paroître.

BENJAMINE.

Je tremble qu'il ne vous reçoive impoliment.

LE MARQUIS.

Moi ? Un homme de Cour ? Cela feroit nouveau. Ah ! Ne craignez rien, je répons de lui. Vous en sçavez bientôt des nouvelles. Où ge-t'il ? N'est-ce pas ici, vis-à-vis ?

Me. ABRAHAM.

Oüi, Monsieur le Marquis.

LE

LE MARQUIS.

J'y vole. Ensuite, j'irai écrire à mes amis ; & je veux aussi vous écrire un mot , afin que vous voyez comment un Seigneur s'exprime en amour. Damis vous a écrit quelquefois apparemment ? Eh bien , vous comparerez nos Billets. Adieu , adieu , je vais à M. Mathieu. Où allez-vous donc Mesdames ?

Me. ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LE MARQUIS.

Hé ! Mesdames , laissez-moi sortir. Je vous en conjure. Point de ces cérémonies-là.

S C E N E . VII.

Me. ABRAHAM, BENJAMINE.

Me. ABRAHAM.

HE bien ; ma Fille , voilà pourtant cet homme de condition , qui , au dire de M. Mathieu devoit t'accabler de mépris.

BENJAMINE.

Ha ! Ma Mere , plus je le vois , & plus j'en suis enchantée.

Me. ABRAHAM.

Qu'il eût écarté de la nôce toute notre Parenté , dont la vôtre va lui reprocher qu'il se mesaille : cela étoit dans l'ordre ; nous le voulions nous-mêmes.

BENJAMINE.

Et tout le monde l'auroit fait , en notre place.

Me. ABRAHAM.

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage?

BENJAMINE.

Vouloir lui même les aller prier?

Me. ABRAHAM.

Ma Fille, il faut les avertir. Qu'ils viennent, puisqu'il le veut; mais la nôce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE.

Je tremble que mon Oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté.

Me. ABRAHAM.

Effectivement c'est un homme si grossier; mais Monsieur le Marquis a de l'esprit.

BENJAMINE.

S'il pouvoit arracher son consentement?

Me. ABRAHAM.

Je ne doute point qu'il n'en vienne à bout, s'il l'entreprend.

BENJAMINE.

Il est vrai que rien ne lui est impossible, & qu'il fait des gens tout ce qu'il veut.

SCENE VIII.

Me. ABRAHAM, BENJAMINE, MARTON.

MARTON.

MAdame, M. Pot-de-Vin, l'Intendant de Monsieur le Marquis de Moncade, est là; lui dirai-je d'entrer?

Me.

Me. ABRAHAM.

Non : je vais avec lui dans mon cabinet, & écrire en même tems à tous nos Parens.

S C E N E IX.

BENJAMIN, MARTON.

MARTON.

MAdame votre Mere dit qu'elle va écrire à tous vos Parens, & pourquoi cela ?

BENJAMINE.

Pour les prier de mes nôces.

MARTON.

Misericorde ! Est-elle folle ? Que voulez-vous faire de ces nigauds-là ? Je m'en vais l'en empêcher.

BENJAMINE.

Hé ! Marton, Monsieur le Marquis le veut, il s'en est expliqué.

MARTON.

Il falloit lui dire que c'étoit des pié-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE.

Nous le lui avons dit.

MARTON.

Où ! Par ma foi, c'est donc qu'il veut se donner la Comedie.

BENJAMINE.

Je t'avouërai, que dans le fond de l'ame je suis charmée de les avoir pour témoins de mon bonheur, & sur tout mes Causines. Quelle

mortification pour elles, quel creve-cœur de me voir devenir grand' Dame, de m'entendre appeler Madame la Marquise ! Oh ! j'en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe. Qu'en dis tu, Marton ?

MARTON.

Assûrement ; elles en créveront de dépit.

BENJAMINE.

Je brûle qu'elles ne soient déjà ici.

MARTON.

Et moi, je crois déjà les voir arriver une mine allongée, un visage d'une aune, des yeux étincelans de jalousie, la rage dans le cœur.

BENJAMINE.

Ah, que tu les peins bien !

MARTON.

Et je les entends se dire les unes aux autres, en vérité, ce n'est que pour ces gens-là que le bonheur est fait ; cette petite fille creve d'ambition. Epouser un homme de Cour ! Qu'a-t'elle donc de si aimable ? Voyez ! Bon, bon, dira une autre, il est bien question d'être aimable. Pensez-vous que ce soit à sa beauté, à ses charmes, que ce grand Seigneur se rend ? Vous êtes bien dupes. Vous croyez qu'il l'aime ? Fi donc ? C'est son argent qu'il épouse. Laissez faire la nôce, & vous verrez comme il la méprisera, & j'en ferai ravie.

BENJAMINE.

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir ?

MAR-

MARTON.

Elles enrageront bien davantage, quand elles vous entendront dire : adieu Monsieur le Commissaire, adieu ma Cousine la Notaire, la Procureuse, Messieurs les Bourgeois, doucereux Robins, mauvais plaisans du quartier ; adieu le Marais, l'Isle Saint Louis, Maisons où l'on va de porte en porte s'ennuyer, ou faire un Quadrille, Madame la Marquise de Moncade vous dit adieu, elle vous quitte sans regret, nous allons à la Cour, nous allons à la Cour.

BENJAMINE.

Et Damis ? Comment crois-tu qu'il prenne cela ?

MARTON.

Ma foi, c'est son affaire ; il se consolera de son mieux avec quelqu'autre.

BENJAMINE.

Il se consolera avec quelqu'autre ? Quoi ? Tu crois qu'il pourra m'oublier ?

MARTON.

Belle demande ! Il seroit bien fou de ne le pas faire.

BENJAMINE.

Va, Marton, je le connois mieux que toi : je suis sûre que ma perte lui sera bien sensible. Il m'aimoit trop pour pouvoir m'oublier si tôt, tu verras que n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTON.

Que vous importe ?

D 5

BEN.

BENJAMINE.

Il t'a donc paru bien triste, quand tu lui as annoncé son congé ?

MARTON.

Fort triste. Je vous l'ai déjà dit.

BENJAMINE.

Fais-moi un peu ce détail.

MARTON.

Tenez ; le voici qui vous le fera mieux lui-même.

BENJAMINE.

Sauvons nous, Marton.

SCENE X.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Arrêtez, cruelle.

MARTON.

Cruelle ! C'est bien le moyen de l'arrêter. Hé ! Monsieur Damis, que diantre vous faites fuir ma Maîtresse ? Je vous avois si bien prié tantôt de ne plus revenir.

DAMIS.

Ciel ! Est-ce à moi que ce discours s'adresse ?

MARTON.

Nous ne sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que de nœces, d'Habits, d'Equipages, de Marquis, & de mille autres choses encore plus réjouissantes.

DA-

DAMIS.

La perfide !

MARTON.

Que voulez-vous ? Lui faire des reproches ?
Prenez que vous l'avez appelée infidelle, ingrate, inhumaine, & qu'elle vous a répondu que tel est son plaisir. Là, portez vos doléances ailleurs. Je suis votre très-humble servante, Monsieur le Conseiller.

SCENE XI.

DAMIS *seul.*

ELle me fuit ! Elle m'abandonne ! Elle m'oublie ! Avec quelle froideur, & quel mépris elle vient de m'éviter !

SCENE XII.

MATHIEU, DAMIS.

DAMIS.

AH ! Monsieur Mathieu, vous voyez le plus infortuné des Amans ; Benjamine, la cruelle Benjamine, votre Nièce. . . .

Mr. MATHIEU.

Hé bien ! hé bien !

DAMIS.

Je ne veux plus la voir.

Mr. MATHIEU.

Bon.

DAMIS.

Je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

M. MA-

M. MATHIEU.

A merveille.

DAMIS.

Elle peut épouser son Marquis.

Mr. MATHIEU.

Chançons.

DAMIS.

Non, non, je la méprise, l'infidelle !

Mr. MATHIEU.

Laissez-là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma sœur ; & lui parler comme il faut.

DAMIS.

Tout cela est inutile, mon parti est pris.

Mr. MATHIEU.

Hé ! Taisez-vous, vous dis je. Je vais parler à Madame Abraham, & à Benjamine d'un ton au qu'elles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il falloit leur dire. Mais ne vous embarrassez pas. Ma Nièce, ce soir, sera votre épouse, & c'est moi qui vous le promets. Sortez, sortez ; allez chez moi : dans un instant je vous y rejoins avec de bonnes nouvelles. Adieu.

DAMIS.

Vous n'y réussirez pas.

Mr. MATHIEU.

Vous êtes sous ma protection, c'est tout vous dire.

SCE-

S C E N E XIII.

M. MATHIEU *seul.*

OH ! Oh ! Madame ma Sœur, & vous, Mademoiselle ma Nièce, par la morbleu, vous allez voir beau jeu ; & je vous apprête un compliment. . . . Il vous faut des Seigneurs, & ruinez encore ! Ah ! ah ! Laissez-moi faire. Je suis dans une colere, que je ne me possède pas. Nous faire cet affront ? . . . Que ce Monsieur le Marquis aille épouser ses Marquises, & ses Comtesses ! Ah ! que je voudrois bien à l'heure qu'il est le tenir ! Que je le recevrais bien ! Que je lui dirois bien son fait ? Ni crainte, ni qualité ne me retiendroient. Je me moque de tout le monde, moi ; je ne crains personne. Oïi, je donnerois, je crois, tout mon bien maintenant pour le trouver sous ma coupe. Quel plaisir j'aurois à lui decharger ma bile !

S C E N E XIV.

LE MARQUIS, M. MATHIEU.

LE MARQUIS.

V *à part.*
Oilà apparemment mon homme ? Je le tiens.

Mr. MATHIEU.

à part.
C'est lui, je pense ? Qu'il vienne, qu'il vienne.

LE MARQUIS.

Monsieur, de grace, n'êtes-vous pas Monsieur Mathieu.

Mr.

Mr. MATHIEU.

brusquement.

à part.

Où, Monsieur. Nous allons voir.

LE MARQUIS.

Et moi, Monsieur le Marquis de Moncade.
Embrassons-nous.

Mr. MATHIEU.

brusquement.

à part.

Monsieur, je suis votre serviteur. Tenons bon.

LE MARQUIS.

C'est moi qui suis le vôtre, ou le diable
m'emporte.

à part.

Mr. MATHIEU.

Voilà de nos serviteurs.

LE MARQUIS.

Et je viens de chez vous pour vous en as-
surer. Ma bonne fortune n'a pas permis que je
vous y trouvâsse. Je vous y ai attendu : & j'y
ferois encore si vos gens ne m'avoient dit que
vous veniez d'entrer ici.

à part.

Mr. MATHIEU.

Il vient de chez moi !

LE MARQUIS.

Que je vous embrasse encore ! Vous ne sçau-
riez croire à quel prix je mets l'honneur de vous
appartenir. Mais ayez la bonte de vous couvrir.

Mr. MATHIEU.

J'ai trop de respect. . . .

LE MARQUIS.

Et ne me parlez point comme cela. Couvrez-
vous. Allons donc ; je le veux.

Mr.

Mr. MATHIEU.

bas.

C'est donc pour vous obéir. Il croit avoir trouvé sa dupe.

LE MARQUIS.

Mon cher Oncle, souffrez par avance que je vous appelle de ce nom, & daignez m'honorer de celui de votre Neveu.

Mr. MATHIEU.

Oh ! Monsieur le Marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sçais trop ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

C'est moi qui vous devrai tout.

MATHIEU. *à part.*

Je ne sçais où j'en suis avec les politesses.

LE MARQUIS.

M. Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure.

Mr. MATHIEU *un peu brusquement.*

Je ne le ferai point, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Quoi ? Vous me refusez cette faveur ? Il est vrai qu'elle est grande.

Mr. MATHIEU.

Oh ! Point du tout.

LE MARQUIS.

De grace, parez moi du titre de votre Neveu. C'est celui qui me flatte le plus.

Mr. MATHIEU.

Vous vous moquez..

LE

LE MARQUIS.

Mon cher Oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux. *Il se met à genoux.*

M. MATHIEU *se met aussi à genoux pour le faire relever.*

Hé ! Monsieur le Marquis, Monsieur le Marquis. . . . Mon Neveu, puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

Il semble que vous le fassiez malgré vous.

Mr. MATHIEU.

Non, Monsieur. *à part.* Le galant homme !

LE MARQUIS.

Parlez-moi franchement, est-ce que vous n'êtes pas content que j'épouse votre Nièce ?

Mr. MATHIEU.

Pardonnez moi.

LE MARQUIS.

Vous n'avez qu'à dire. Peut-être protégez vous Damis.

Mr. MATHIEU.

Non, Monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS.

Madame Abraham a dû vous dire. . . .

Mr. MATHIEU.

Ma Sœur ne m'a rien dit ; & ce n'est que ce matin que le bruit de la ville m'a appris que vous fassiez à ma Nièce l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS.

Que veut dire ceci ? Quoi ! vous ne le sçavez que de ce matin ?

Mr.

Mr. MATHIEU.

Non, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Et par un bruit de Ville encore ? Est-il croyable ? Madame Abraham, quoi ? Vous que j'estimois, en qui je trouvois quelque sçavoir vivre, vous manquez aux bienséances les plus essentielles ? Vous mariez votre fille, & vous n'en avez pas vous-même informé M. Mathieu votre propre frere, un homme de tête, un homme de poids ? Vous ne lui avez pas demandé ses conseils ? Ah ! Madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur ; j'en ai honte pour vous ; & je suis forcé de rabattre plus de la moitié de l'estime que je faisois de vous.

bas. Mr. MATHIEU.

Ce Courtisan est le plus honnête homme du monde. *haut.* Ma Sœur croyoit que je n'en valois pas la peine.

LE MARQUIS.

Je vois bien que c'est à moi à réparer la faute. Monsieur Mathieu, j'aime votre Niece, elle m'aime, sa Mere souhaite ardemment de nous voir unis ensemble. Tout est prêt pour la nôce, équipages, habits, festin, c'est ce soir que nous devons épouser, mais je vais tout rompre, à cause du mauvais procédé de votre Sœur.

Mr. MATHIEU.

Hé non, hé non, Monsieur le Marquis, je ne mérite pas. . . .

E

LE

LE MARQUIS.

C'en est fait, je n'y songe plus.

Mr. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, il faut l'excuser. . . .

LE MARQUIS.

Les mauvaises façons m'ont toujours révolté.

Mr. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, je vous en prie, oubliez cela.

LE MARQUIS.

Non, M. Mathieu, ne m'en parlez plus.

Mr. MATHIEU.

Monsieur le Marquis, Monsieur le Marquis. . .
Mon Neveu. . . .

LE MARQUIS.

Ah ! Ce nom me désarme, Madame Abraham vous a obligation, si je tiens ma promesse.

à part. Mr. MATHIEU.

Oh ! Ma foi, voilà un aimable homme.

LE MARQUIS.

Embrassez-moi, de grace mon cher Oncle ; je cours chez moi écrire à votre Nièce, & à mes amis ; & sur le portrait que je leur ferai de vous, je suis sûr qu'ils brûleront de vous connaître : adieu, cher Oncle. *à part, s'en allant.*
La bonne pâte d'homme !

S C E N E XV.

M. MATHIEU *seul.*

JE suis charmé, transporté, enchanté de ce Seigneur. Je suis ravi qu'il épouse ma Nièce.

ce

ce. S'être donné la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m'appeller son Oncle, vouloir que je l'appelle mon Neveu, se fâcher contre ma Sœur à cause de moi ! Oh ! Quelle bonté ! Quel beau naturel ! J'en ai pensé pleurer de tendresse ; allons revoir Madame Abraham & Benjamine ; elles vont être bien joyeuses de voir que j'approuve cette alliance, mais que deviendra Damis ? Ce qu'il pourra, il se pourvoira ailleurs, il m'attend chez moi. . . . Oh ! Ma foi, je n'oserois plus y aller rentrer.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

*Me. ABRAHAM, M. MATHIEU,
BENJAMINE*

MADAME ABRAHAM.

HE bien, mon Frere, j'avois grand tort de donner Benjamine à M. le Marquis de Moncade ? Damis lui convenoit beaucoup mieux. Je ne sçavois ce que je faisois ?

M. MATHIEU.

C'est moi, ma Sœur, qui ne sçavois ce que je disois.

E 2

Mr.

Me. ABRAHAM.

J'étois une imbecile, une extravagante, une folle, de marier ma Fille à un Seigneur ?

M. MATHIEU.

Je vous en demande pardon, j'étois uri fôt.

Me. ABRAHAM,

Elle devoit être malheureuse avec lui.

M. MATHIEU.

Prenez cela pour les apprehensions d'un Oncle qui aime sa Niece.

BENJAMINE.

Je vous en suis obligée, mon Oncle.

M. MATHIEU.

Mon propre exemple, & celui de tant de Bourgeois qui se font mal trouvez de pareilles alliances, me faisoient trembler que ma Niece ne tombât en de méchantes mains. Cette crainte me faisoit regarder Monsieur le Marquis avec de mauvais yeux : je me le representois comme quantité d'autres Courtisans, c'est a-dire, comme un petit Maître, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant, dedaigneux ; mais point du tout ; j'ai eu le plaisir de voir que je m'étois trompé, c'est une jeune Seigneur, sage, posé, aimable, plein d'esprit. . . .

Me. ABRAHAM.

Ah ! ah ! Je connois bien mes gens.

BENJAMINE.

Je suis ravie, mon Oncle, que vous en soyez content.

M. MA-

M. MATHIEU.

Où, très content, ma chere Nièce. Je jurerois que tu seras avec lui la plus heureuse Femme de France. Je ne l'ai vû qu'un instant : mais je suis sûr de ce que je dis. C'est bien le plus honnête homme, le meilleur cœur, le plus.... Oh ! Ma foi, j'en suis enchanté.

Me. ABRAHAM.

Vous ne voulez donc plus la déshériter ?

M. MATHIEU.

Vous avez entendu comme je viens de dire à M. Pot-de-Vin son Intendant, que je lui assurerois tout mon bien, je voudrois avoir cent millions, je les lui donnerois avec plus de plaisir.

BENJAMINE.

Soyez sûr de sa reconnoissance & de la mienne.

M. MATHIEU, *riant*.

Je voudrois que vous m'eussiez vû quand je suis entré ici, je venois vous quereller, j'y ai trouvé Damis au desespoir, il m'a encore animé contre vous : enfin j'étois dans une colere si grande, que je croyois que j'allois vous étrangler, vous, Benjamine, & Monsieur le Marquis même. Hélas ! Sitôt qu'il a paru, j'ai senti peu à peu que ma colere s'évaporeit, & à la fin, je me suis voulu un mal incroyable, de m'être opposé un seul moment à ce Mariage.

Me. ABRAHAM.

Je sçavois bien, moi, que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU.

Mais une chose me tracasse l'esprit.

BENJAMINE.

Qu'est-ce, mon Oncle ?

M. MATHIEU.

C'est que j'ai imprudemment promis ma protection à Damis, je l'ai envoyé chez moi m'attendre, & je vous avouë qu'il m'embarasse, je ne sçai comment y retourner, ni comment m'en défaire.

Me. ABRAHAM.

Quoi, ce n'est que cela ? Vous vous démontez pour bien peu de chose. Ah ! ah ! Laissez-moi faire, il n'y a qu'à appeller Marton.

M. MATHIEU.

Pourquoi faire ?

Me. ABRAHAM.

Pour le congédier, elle l'entend à merveille, elle le fera bien vite déguerpir de votre maison. Marton ? Bon ! La voilà qui vient à propos.

S C E N E II.

**Me. ABRAHAM, M. MATHIEU,
BENJAMINE, MARTON,
UN COUREUR.**

MARTON.

M Adame, voilà le Coureur de Monsieur le Marquis qui demande à vous parler.

Me.

Me. ABRAHAM.

Faites entrer.

MARTON.

Entrez, Monsieur le Coureur.

LE COUREUR.

Très-humbles saluts, Mademoiselle Benjamine; serviteur, Madame Abraham; votre valet Mr. Mathieu; bon soir, friponne: Mademoiselle, voilà un Billet de Monsieur le Marquis de Moncade. Têtebleu, comme vous prenez cela? On voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme.

Me. ABRAHAM.

Tenez, mon ami, voilà un Louis d'or pour votre peine.

LE COUREUR.

Grand merci, Madame.

Mr. MATHIEU.

Et en voilà aussi un, pour vous marquer combien j'aime, Monsieur le Marquis.

LE COUREUR.

Grand merci, Monsieur. Et vous, Mademoiselle, n'aimez-vous point mon Maître?

MARTON.

Le drôle y prend goût!

LE COUREUR.

Il est amoureux de vous comme tous les Diables.

BENJAMINE.

Dites lui bien, bien que nous l'attendois avec impatience.

LE COUREUR.

Il va aecourir. Pour moi, je galopè porter cet autre billet chez un Duc des amis de mon Maître.

BENJAMINE.

Un Duc, ma Mere!

LE COUREUR.

C'est pour le convier à vos nœces. Votre très-humble & très-obéissant. Sans adieu, mon adorable.

SCENE III.

*Me. ABRAHAM, M. MATHIEU,
BENJAMINE, MARTON.*

BENJAMINE.

Tenez, mon Oncle, lisez vous même, afin que vous connoissiez mieux ce que vaut Monsieur le Marquis.

M. MATHIEU.

Avec plaisir.

Me. ABRAHAM.

Je brûle d'entendre ce Billet.

MARTON.

Pour moi, je suis persuadée, qu'il contient de belles choses.

BENJAMINE.

Tu vas entendre, Marton.

M. MA-

M. MATHIEU, *lit.*

*Enfin, mon cher Duc... Mon cher Duc! ...
A Monsieur, Monsieur le Duc de. ...*

Me. ABRAHAM,

Vous verrez que le Coureur aura fait une
méprise.

M. MATHIEU, *riant.*

Oùi, justement. Il nous a donné le Billet
qu'il portoit à ce Duc, ami de son Maître.
Peste du butor!

Me. ABRAHAM.

Ne laissons pas de lire, puisqu'il est décacheté.

M. MATHIEU, *riant.*

*Enfin, mon cher Duc, c'est ce soir que je. ... Que
je m'encanaille. ...*

Me. ABRAHAM.

Plait-il, mon Frere? Que dites-vous? Li-
sez donc, lisez donc bien.

M. MATHIEU.

Lisez mieux vous même, ma Sœur.

Me. ABRAHAM, *lit.*

Que je. ... m'encanaille. ...

BENJAMINE, *lit.*

Que je. ... m'encanaille. ...

MARTON, *lisant.*

Oùi. ... Canaille. ...

BENJAMINE.

Seroit-il possible, Marton?

MARTON.

Ma foi, j'en tremble pour vous.

M. MATHIEU.

Continuons de lire. (Il lit.) Enfin mon cher Duc, c'est ce soir que je m'encanaille ; ne manque pas de venir à ma noce, & d'y amener le Vicomte, le Chevalier, le Marquis, & le gros Abbé. J'ai pris soin de vous assembler un tas d'originaux qui composent la noble famille où j'entre. Vous verrez premièrement ma Belle-mère Madame Abraham. Vous connoissez tous pour votre malheur cette vieille folle. . . .

Me. ABRAHAM.

L'impertinent !

M. MATHIEU.

Vous verrez ma petite future Mademoiselle Benjamine, dont le précieux vous fera mourir de rire.

MARTON.

Ecoutez, voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE.

Lé scélerat !

M. MATHIEU.

Vous verrez mon très honoré Oncle Monsieur Mathieu, qui a poussé la science des Nombres jusqu'à savoir combien un écu rapporte par quart d'heure. . . .
Le traître !

MARTON.

Le bon Peintre !

M. MATHIEU.

Enfin, vous y verrez un Commissaire, un Notaire, une accolade de Procureurs. Venez vous rejouir aux dépens de ces animaux-là. & ne craignez point de les
trop

trop berner, plus la charge sera forte, & mieux ils la porteront, ils ont l'esprit le mieux fait du monde, & je les ai mis sur la pîed de prendre les brocards des gens de Cour pour des complimens. A ce soir, mon cher Duc, je l'embrasse.

Le Marquis DE MONCADE.

Voilà, je vous assure, un méchant homme!

MARTON.

Je crains bien que nous ne soyons pas emmarquillées.

Me. ABRAHAM.

Auroit-on pensé cela de lui?

M. MATHIEU.

Après cela, fiez-vous aux Courtisans. Je me serois donné au diable que c'étoit un honnête homme. J'étois en garde contre lui, & il m'a pris comme un sot.

MARTON.

Ce qui m'en fâche le plus, c'est que vous avez payé cette Pilule deux Louis d'or au Coureur.

Me. ABRAHAM.

Quand je lui en aurois donné dix, je ne m'en repentirois pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTON.

Le voilà qui revient.

SCE-

SCENE IV.

*Me. ABRAHAM, BENJAMINE,
M. MATHIEU, MARTON,
LE COURIEUR.*

LE COURIEUR.

EH ! Morbleu, Mesdames, qu'ai je fait ?
Voilà votre Lettre ; & je vous ai donné
celle que Monsieur le Marquis écrivoit à un
Duc de ses amis. Donnez. Par bonheur le Ca-
chet n'est pas rompu, je vais la raccommoder,
& la porter en diligence. Je vous prie de ne
lui point parler de ce qui pro quo. Il n'est pas
aisé, il m'assommeroit Serviteur.

MARTON.

Au diable, Messager de Malheur.

SCENE V.

*Me. ABRAHAM, M. MATHIEU,
BENJAMINE, MARTON.*

BENJAMINE.

JE n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTON.

Donnez, donnez-moi. Or écoutez.

M. MATHIEU.

Laisse cela, Marton. C'est, sans doute, quel-
que nouvelle insulte ? Mais il n'aura pas le
plaisir de se rire encore longtems de nous ; son
Cou-

Coureur va lui-même le faire donner dans le panneau. Et ce soir, en présence de ses amis, il fera la dupe de ses perfidies.

Me. ABRAHAM.

Je suis hors de moi.

BENJAMINE.

Que faut-il que je devienne ?

M. MATHIEU.

Il faut vous racommoder avec Damis ; il m'attend chez moi. Marton, va le faire venir.

BENJAMINE.

Non, mon Oncle, laissez-moi plutôt ensevelir ma honte dans un Couvent.

M. MATHIEU.

La belle pensée !

BENJAMINE.

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui !

M. MATHIEU.

Il sera ravi de vous avoir.

MARTON.

Hé bien, le ferai je venir ?

M. MATHIEU.

Où, va.

MARTON, *sortant.*

Adieu, le Marquisat, adieu la Cour.

SCENE VI.

*Me. ABRAHAM, M. MATHIEU,
BENJAMINE*

Me. ABRAHAM.

ENcore une chose qui me chagrine, mon Frere.

M. MATHIEU.

Qui ? Qu'est-ce ?

Me. ABRAHAM.

C'est que j'ai eu la foiblesse de faire à ce beau Marquis un dédit de cent mille francs.

M. MATHIEU.

Cent mille francs ? Ma Sœur, vous craigniez de le manquer.

Me. ABRAHAM.

Cela est fait.

M. MATHIEU.

Il faudra lui donner en paiement les Billets que vous avez à lui : aussi bien c'étoit une dette assez désespérée. Vous êtes encore trop heureuse de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien & votre Fille.

Me. ABRAHAM.

Que ne vient-il à présent le perfidé ?

M. MATHIEU.

Non, ma Sœur. Feignons pour le faire tomber dans le piège que je lui tends.

Me.

Me. ABRAHAM.

Il vaut donc mieux que je me retire, car je suis outrée, je ne me posséderois pas. Je vais envoyer chercher notre Cousin le Notaire.

M. MATHIEU.

Vous, Damis va venir, faites votre paix avec lui. Le voici déjà. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE.

Restez avec moi, mon Oncle. Que vai-je lui dire ? Que sa présence m'embarasse ?

SCENE VII.

BENJAMINE, DAMIS.

DAMIS.

ENfin, adorable Benjamine, c'en est donc fait ? Vous épousez le Marquis de Moncade ? Je vous perds pour toujours ? Quoi ! Vous daignez pas tourner la tête sur moi. Ah, Benjamine !

BENJAMINE.

Ah ! Damis, je n'ose lever les yeux, & je mérite que vous me haïssiez.

DAMIS.

Non, je vous aimerai toujours, toute infidèle que vous êtes. Je voudrois que le Marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine : mais non, vous êtes trop belle, trop bonne : qui pourroit jamais se résoudre à vous déplaire ?

BEN-

BENJAMINE.

Hé bien ? Si cela étoit, Damis ?

DAMIS.

Ah ! Quel plaisir j'aurois à vous voir revenir à moi !

BENJAMINE.

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittois, & que vous ne me devez qu'au dépit.

DAMIS.

Non, ma cher Benjamine.

BENJAMINE.

Qui m'en assureroit ?

DAMIS.

Mon amour, mon cœur : oubliez le Marquis, oubliez votre infidélité : & moi je ne m'en souviens déjà plus.

BENJAMINE.

Damis, je ne me la pardonnerai jamais.

DAMIS.

Ciel ! Qu'entends-je ? Quoi ? Je revois en vous cette chère Benjamine, dont la tendresse. . .

BENJAMINE.

Oùï, Damis, & je ne reverrai jamais qu'en vous ce qui pourra me plaire.

Damis lui baise la main.

SCE-

S C E N E VIII.

*M. MATHIEU, DAMIS,
BENJAMINE.*

M. MATHIEU.

CE que je vois me persuade que vous êtes
raccommodez. Hé bien, que vous avois-
je promis ?

DAMIS.

Ah ! Monsieur , il falloit ce petit démêlé
pour me faire mieux sentir tout l'amour que
j'ai pour elle.

BENJAMINE.

Et moi , pour me faire connoître tout ce
que vous valez.

M. MATHIEU.

Fort bien. Notre Cousin le Notaire est
ici. Je lui ai expliqué les intentions de votre
Mere & les miennes : il travaille à votre Con-
trat de mariage. Oh ! Ma foi , Monsieur le
Marquis aura un pied de nez.

S C E N E IX.

*M. MATHIEU, DAMIS,
BENJAMINE, MARTON.*

MARTON.

VOilà Monsieur le Marquis qui vient ici avec
deux Seigneurs de ses amis.

F

BEN-

BENJAMINE.

Evitons-les, mon Oncle.

M. MATHIEU.

Où, vous avez raison. Il n'est pas encore tems de paroître. En attendant que le Contrat soit prêt, suivez-moi chez ma Sœur. Marton, reste là pour les recevoir.

S C E N E X.

MARTON, *seule.*

LE maudit Coureur ! Hem ! Je l'étrangle-
rois, le chien qu'il est, avec son qui pro
quo ! Il n'y a que moi qui perds à cela. Oh !
Il n'en est pas quitte.

S C E N E XI.

**LE MARQUIS, LE COM-
MANDEUR, LE COMTE,
MARTON.**

LE MARQUIS.

Venez, venez, mes amis.

LE COMTE, *embrassant Marton.*

J'embrasse d'abord. Est-ce là ta Future Mar-
quis ? Elle est, ma foi, drôle.

LE

LE MARQUIS.

Eh non, Comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR.

C'est à coup sûr quelqu'une de ses Parentes.

LE MARQUIS.

Tout aussi peu, Commandeur. C'est la suivante. Mais où est donc Madame Abraham, M. Mathieu, Mademoiselle Benjamin ? Je les croyois ici. Va donc leur dire qu'ils viennent, que ces Messieurs brûlent de les voir & de les saluer.

MARTON.

J'y vais, Monsieur.

LE MARQUIS.

St. st. Et mon Billet ? Tu ne m'en dis rien. Comment a-t'il été reçu ? Ils en sont tous charmés, n'est ce pas ?

MARTON.

Assûrement. Ils seroient bien difficiles.

LE MARQUIS.

Cela est léger, badin. Damis lui écrivoit-il sur ce ton ?

MARTON.

Non, vraiment.

LE MARQUIS.

A propos de Damis ; il est ici, ne sera-t'il pas

pas des nôtres ? Que Benjamine l'arrête, je le veux, dis lui bien.

MARTON, *en s'en allant.*

Quel dommage que de si aimables petits hommes soient si scélérats dans le fond !

SCENE XII.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMTE.

PArbleu, Marquis, tu me mets-là d'une partie de plaisir des plus singulieres. Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR.

Aurons-nous des Femmes ?

LE COMTE.

Le Commandeur va d'abord-là.

LE MARQUIS.

Oùi, je t'en promets une légion, tant Femmes que Filles, & toutes de la Parenté; ces petites gens peuplent prodigieusement.

LE COMMANDEUR.

Un de mes grands plaisirs est de regarder une Burgeoise quand un homme de condition lui en

en conte. Pour faïse l'aimable , elle fait les plus plaisantes mines du monde ; ce sont des simagrées , elle se rengorge , elle s'évanouit , elle se flate , elle se rit à elle-même ; on voit sur son visage un air de satisfaction , & de bonne opinion.

LE COMTE.

Oh ! morbleu , Commandeur , je te donnerai ce plaisir là. Je me promets de bien désoler des Maris , & de lutiner bien des Femmes.

LE COMMANDEUR.

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras les Maris sourire avec un visage gris brun , & les Femmes n'oseront seulement se défendre. Oh ! Ils savent vivre , les uns , & les autres.

S C E N E XII.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, UN COMMISSAIRE, MARTON.

MARTON.

MOnsieur le Marquis , la Compagnie va venir.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce déjà que ce visage-là ?

MARTON.

C'est M. le Commissaire, un beau Frere de feu M. Abraham.

LE MARQUIS.

Apprêtez-vous, mes amis, voilà déjà un de nos Acteurs. Soyez le bien venu, mon Oncle le Commissaire.

MARTON, *bas*.

Je m'apprête à bien rire.

LE COMMISSAIRE,

M. le Marquis ! . . .

LE MARQUIS.

Commandeur, Comte embrassez donc mon Oncle le Commissaire.

LE COMMANDEUR.

Embrassons.

LE COMTE.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Il peut vous rendre service.

LE COMMISSAIRE.

Je le souhaiterois.

LE COMTE.

Oh ! Je connois Monsieur le Commissaire ; c'est un galant : tel que vous le voyez, il semble qu'il n'y touche pas.

LE

LE COMMISSAIRE

Monsieur, en vérité. . .

LE COMTE.

- Il n'y a pas longtems que je lui ai soufflé une petite Fille, auprès de qui il avoit déjà fait de la dépense.

LE COMMISSAIRE.

Ce sont des bagatelles.

LE COMMANDEUR.

Oùi, une Maîtresse est une bagatelle pour un Commissaire ; il est à la source.

MARTON, bas.

Voilà un pauvre diable en bone main.

S C E N E XIV.

M. LE MARQUIS, LE COMMANDEUR, LE COMTE, Me. ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE COMMISSAIRE, MARTON.

MARTON.

Messieurs, voici toute la nôce qui arrive.

M. MATHIEU.

- Ne disons, rien, tous tant que nous sommes.

mes. Laissons-leur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. Il va être bien pris.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Abraham. . . . Allons Commandeur, Comte, je vous les présente, faites-leur politesse, je vous en prie.

LE COMMANDEUR.

Madame Abraham, c'est par vous que je commence. Sans rancune.

LE MARQUIS.

Elle m'a promis qu'elle ne te rançonneroit plus.

à part. Me. ABRAHAM.

J'ai bien de la peine à me contraindre.

LE COMTE.

A moi, Madame Abraham. Morbleu, je vous donne mon estime. Le diable m'emporte vous allez être la femme du Royaume la mieux engendrée.

LE MARQUIS.

A ma future.

LE COMMANDEUR.

Pour moi, je lui ai déjà fait mon compliment.

LE COMTE.

Et moi, je la garde pour la bonne bouche,
& je

& je cours à ce gros Pere aux Ecus. Morbleu,
il a l'encolure d'être tout coufu d'or.

LE MARQUIS.

C'est mon très-cher Oncle M. Mathieu.

à part. M. MATHIEU.

Tu ne feras pas mon très-cher.

LE COMMANDEUR.

Que je vous embarrasse aussi, M. Mathieu.
Il y a long-tems que je cherchois à être en
liaison avec vous. Toute la Cour vous con-
noît pour un homme d'un bon commerce,
pour un homme de crédit.

M. MATHIEU.

Cela me fait bien du plaisir.

LE MARQUIS.

Et mon petit Cousin le Conseiller, Messieurs;
ne lui direz-vous rien?

MARTON, *bas.*

Je m'étonnois qu'il l'oubliât.

LE MARQUIS.

Si vous avez des Procez, il vous les jugera.
Saluez-le donc, allons.

LE COMMANDEUR.

De toute mon ame. A toi la balle, Comte.

LE COMTE.

J'y suis, Commandeur.

LE MARQUIS.

C'est le meilleur petit caractère que je connoisse. J'épouse sa Maîtresse, eh bien, il soutient cela en héros.

DAMIS, *bas*.

Nous verrons.

LE COMMANDEUR.

Malepeste ! Cela s'appelle sçavoir prendre son parti.

LE COMTE.

J'en suis à Madame la Marquise.

BENJAMINE.

Cette qualité ne m'est pas dûë.

LE COMTE.

Oh ! Pardonnez-moi, & si M. le Marquis ne vous épousoit pas, je vous épouserois, moi.

BENJAMINE, *bas*.

Je merite bien cela.

LE COMMANDEUR.

N'avons-nous plus personne à haranguer ?

LE MARQUIS.

Non, si ce n'est Marton.

LE COMMANDEUR.

Oùï dà, il faut qu'elle ait aussi sa part. Viens ça.

LE

LE COMTE.

J'ai commencé par elle.

LE COMMANDEUR.

Elle a une mine libertine qui me plaît.

LE MARQUIS.

Sa mine n'est point trompeuse, je gage.

MARTON, *bas*.

Voilà pour moi.

S C E N E XV.

*LES ACTEURS DE LA
SCENE PRECEDENTE,
LE NOTAIRE.*

M. MATHIEU.

A Notre tour, nous allons voir beau jet,
Approchez, mon Cousin le Notaire.

LE MARQUIS.

Il vient fort bien ; Embrassons mon Cousin
le Conseiller Gardenotte. Ne trouvez-vous
pas, Messieurs, qu'il a une physionomie bien
avantageuse ?

LE NOTAIRE.

Laissons-là ma physionomie, Messieurs ;
vous vous moquez de moi sans doute ; mais
il n'est pas tems de rire. Voilà le Contrat
qu'il est question de signer.

LE

LE COMMANDEUR.

Monfieur le Notaire a raifon. Oûi, fignons,
nous rirons bien davantage après.

Tout le monde figne.

DAMIS.

Souffrez qu'à mon tour, Meffieurs, je vous
prie de ma Nôce.

LE COMTE, *riant.*

Plaît-il !

LE MARQUIS, *riant.*

Comment ? comment ? Qu'est-ce à dire ?

LE COMMANDEUR, *riant.*

Il y a du mal entendu.

Me. ABRAHAM.

Cela veut dire, Monfieur le Marquis qu'il
y a longtems que nous fervons de jouët.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi
cet Enigme.

MARTON.

Le mot de l'Enigme eft, que votre Coureur
a donné par méprife, ou peut-être par malice,
à Mademoifelle, une Lettre que vous écriviez
à un Duc de vos amis.

Me. ABRAHAM.

Et que je ne veux pas que vous vous en-
canailliez.

LE

LE COMMANDEUR, *riant.*

Ah ! ah ! Marquis , tu ne seras pas marié.

LE COMTE.

Il ne faut , morbleu , pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS.

Parbleu , mes amis , voilà une royale Femme que Madame Abraham ? Je ne connoissois pas encore toutes ses bonnes qualitez. Je m'oubliois , je me deshonorais , j'épousais sa Fille ; elle a plus de soin de ma gloire que moi-même ; elle m'arrête au bord du précipice. Ah ! embrassez moi , bonne Femme , je n'oublierai jamais ce service. Mais vous payerez le dédit , n'est ce pas ?

Me. ABRAHAM.

Il le faut bien , puisque j'ai été assez sotte pour le faire. Monsieur , je vous rendrai , pour m'acquitter , les Billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Abraham , vous me donnez-là de mauvais effets. Composons à moitié de profit , argent comptant.

M. MATHIEU.

Non , Monsieur , c'est assez perdre.

LE MARQUIS.

Adieu , Madame Abraham ; adieu , Mademoiselle Benjamine ; adieu Messieurs ; adieu Mon-

Monfieur Damis, époufez, époufez, je le veux bien ; allons, allons, mes amis, allons fouper chez Payen.

SCENE DERNIERE.

Me. ABRAHAM, BENJAMINE, M. MATHIEU, DAMIS, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, MARTON.

MARTON.

HE bien vous vous promettez de le berner, c'est encore lui qui fe moque de vous.

M. MATHIEU.

Allons, allons achever le Mariage, & nous rejouir de l'avoir échappé belle.

MARTON.

Et vous, Messieurs, s'il vous femble que ce foit ici une bonne école, venez y rire.

F I N.



